

Pauvre ignorant, que prétends-tu faire?
 Tu te prends à plus dur que toi-même
 Petit serpent à tête folle
 Plutôt que d'emporter de moi
 Seulement le quart d'une obole
 Tu te rompras toutes les dents
 Je ne crains que celles du temps

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
 Vous vous tourmentez vainement
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages?
 Ils sont pour nous d'airain, d'acier, de diamant

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.
 Il ne se faut jamais moquer des misérables :
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
 Le sage Esop dans ses fables
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose
 Et les siens, ce sont même chose

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
 Quand une meute s'approchant
 Oblige le premier à chercher un asile.
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
 Sans même en excepter Brifaut.
 Enfin il se trahit lui-même
 Par les esprits sortants de son corps échauffé.
 Miraux, sur leur vol ayant philosophé,
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
 Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
 Dit que la perdrix est repartie.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
 La perdrix le raille; et lui dit :
 Tu te vantais d'être si vite!
 Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
 Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes
 La sauront garantir à toute extrémité;
 Mais la pauvette avait compté
 Sans l'autour aux serres cruelles.

¹ Eh! dans les éditions modernes.
² Bon surnom de chien, puisqu'il signifie le glouton. Nous avons encore le verbe *brifaut*, qui veut dire manger avec voracité.
³ VAR. Il y a *Tourant* dans les deux premières éditions. Depuis, la Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *brifaut* ne se prenait pas toujours en mauvais part. Voyez Nicot. p. 576.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.
 L'aigle et le chat-huant, leurs querelles cessèrent,
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
 Qu'ils ne se gouvernent leurs petits peu ni prou.
 Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.
 Je crains en ce cas pour leur peau.
 C'est hasard si je les conserve.
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez
 Qu'ini quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
 Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
 Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
 Je n'y toucherai de ma vie.
 Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
 Vous les reconnaitrez sans peine à cette marque.
 N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien

Que chez moi la mandite Parque
 N'entre point par votre moyen.
 Il avint qu'un hibou Dieu donna geniture,
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
 Notre aigle aperçut l'aventure
 Dans les coins d'une roche dure
 Ou dans les trous d'une mesure
 (Je ne sais pas lequel des deux),
 De petits monstres fort hideux.

Reclina, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
 Croquons-les. Le hibou n'en fit pas à demi.
 Ses repas ne sont point repas à la légère.
 Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
 Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
 En avaient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.
 Le lion dans sa tête avait une entreprise
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts;
 Fit avertir les animaux.

¹ Ni beaucoup.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
 L'éléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire;

L'ours, s'appreter pour les assauts;
 Le renard, ménager de secrètes pratiques,
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage
 Et connaît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.
 Deux compagnons, pressés d'argent,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encore vivant

Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils di-
 C'était le roi des ours au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenant prisait moins ses moutons qu'eux leur
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils viennent de prix, et se mettent en quête
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre.
 D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un ar-
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,

¹ VAR. Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :
 C'était le roi des ours : au compte de ces gens,
 Le marchand à sa peau devait faire fortune.

Cette ponctuation n'est point celle des quatre éditions données par la Fontaine, auxquelles nous nous sommes conformés. L'édition publiée par la compagnie des libraires, en 1729, ne s'en est point écartée, quoiqu'un commentateur de notre fabuliste assure le contraire. Montaignut, dans son édition de 1733, in-folio, n'a rien changé non plus à la ponctuation des éditions originales.
² Marchand de moutons, dans Rabelais, *Pantagruel*, l. IV, ch. VIII.

Ayant quelque part où dire
 Que l'ours s'acharné peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meurt, ni ne respire.
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce pan-
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
 Et, de peur de supercherie

Le tourne, le retourne; approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est, dit-il, un cadavre; ôtons nous; car il sent.
 Avec mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon; lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Eh bien! ajouta-t-il; la peau de l'animal?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
 Car il t'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre. —
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.
 De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
 Était craint partout à la ronde;

Et, bien qu'animal sans vertu,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe et l'erreur.
 Martin fit alors son office.
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.
 Forcé gens font du bruit en France
 Par qui cet apologue est rendu familier
 Un équipage cavalier
 Fait les trois quarts de leur vaillance.
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être.
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui.
¹ Sans courage, dans l'acception propre du mot *ritu*,
² Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable du livre IV.

Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe, et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblerent, dit-on.

De son écu la couronne est tirée;
Dans une chartre, un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait;

Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même corne.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries.

Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.

Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.

Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi, la sache.

Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.

Le nouveau roi bâille, après la finance;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.

C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encore,

Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse.

1 Un lieu de réserve, une prison.
2 Quelques-uns. Voyez ci-dessus la fable I de ce livre, et ci-après la fable XII du livre XIII.
3 Ce mot ne se trouve que dans notre poëte; et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.
4 Aspiré après la finance, Voyez sur cette expression la note sur le vers 46 de la fable XIII du livre II.
5 Sans cesse. Ce mot se trouve encore employé en ce sens dans la fable VI du livre III.

Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte pousse.
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin;
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon,
Qu'à mettre un sot à la raison
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Âne.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue.

Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette,
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.

Pourquoi? répondit le paillard;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord la large.

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître.

Je vous le dis en bon français,
Avez-vous, dit le vieillard, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,

Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux,
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :

Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite;
Mes pieds ne me font point d'honneur
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.

1 L'homme qui couche sur la paille, le paysan. Ce mot n'a plus cette signification.
2 V. R. Eh! dans les éditions modernes.
3 L'image projetée devant lui : objectus. C'est un latinisme.

Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte
Son bois, dommeable ornement
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.

Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'attendrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt! êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parle encore.

Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qui l'ait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes;
Et leur fait arperter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur,
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire.

Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

1 Voyez la note de la fable XII du livre III, et celle de la fable XIX du livre IV.
2 Aux calendes grecques. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des calendes dans leur calendrier; et cette expression les calendes grecques, pour signifier un terme ou un temps indéfini, quoique empruntée à la langue de l'érudition, est devenue populaire.
3 Expression vulgaire et proverbiale, pour marquer l'insouciance.
4 C'est l'expression de l'empereur Auguste : Festina lente.

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les clans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.

Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

FABLE XI.

L'Âne et ses Maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus malheureux encore.

Et pourquoi? pour porter des herbes au marché,
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.

La pesanteur des peaux et leur mauvais odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête,

J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien.
Mais ici point d'aubaine, ou si peu en ai que qu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune.

Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?

N'ai-je en l'esprit que son affaire ?
Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi satisfaits
Notre condition jamais ne nous contente.
La pire est toujours la présente;
Nous fatiguons le ciel à force de placements,
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons l'encre de la tête.

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Novait son souci dans les pots.
Esopo seul trouvait que les gens étaient sots.

De témoigner tant d'algèresse
Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
Rejouissance, plaisir, joie, contentement.

1 Ce mot ne se trouve que dans notre poëte; et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.
2 Esopo seul trouvait que les gens étaient sots. Sans cesse. Ce mot se trouve encore employé en ce sens dans la fable VI du livre III.

De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu juncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera le loyer,
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
Il fait trois serpents de deux coups.
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se récurer,
Mais il ne peut y parvenir
Il est bon d'être charitable ;
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

* La récompense. Ce mot est encore en usage en poésie dans ce sens ; et Voltaire a dit :

Très-peu de gré, mille traits de satire
Sont le loyer de quiconque ose écrire.

Épître à la duchesse du Maine.

FABLE XIV.

Le Lion malade, et le Renard.

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter ;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députa.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour ;
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
Un manant au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine.
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oïseau,
Elle sent son ongle malin.

* Ce mot est pris ici dans son ancien sens, et signifie un paysan un habitant des campagnes ; il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

* VAR. Dans toutes les éditions modernes on lit *maligne*. La Fontaine a mis au contraire *malin* dans toutes les éditions qu'il a publiées et revues, et c'est son imprimeur qui, en réimprimant en 1692 ces six premiers livres, sous la date de 1678, a écrit *maligne*. Ce n'est pas que ce mot s'écrivit de son temps différemment qu'on ne le fait aujourd'hui, mais parce qu'il a usé du privilège qu'avaient les poètes d'altérer quelquefois la

Pendant qu'à la plume l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oïseleur repartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ?

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Âne.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
Bon passe-port
C'est sur toi que le fardeau tombe :

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pètarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort
Du baudet en cette aventure.
On lui fit porter la voiture
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,

prononciation ou l'orthographe de certains mots pour les assujettir à la rime. Les éditeurs de 1729 se sont avec raison conformés au texte de la Fontaine, mais tous les éditeurs modernes, à commencer par Montcault, s'en sont écartés. Chamfort et les autres commentateurs de la Fontaine, qui n'ont pas connu les éditions originales, ont accusé notre poète d'avoir fait une rime fautive ou insuffisante. Il n'a pas en ce tort ; mais il en a un plus grave, c'est d'avoir fait féminin le mot *ongle*, qui est masculin, et qui l'était aussi de son temps, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant la première édition du dictionnaire de l'Académie française ; mais notre poète est excusable, car ce dictionnaire n'avait pas été publié lorsqu'il écrivit sa fable. Ce mot vient d'*ungula* qui est féminin en latin ; et Nicot dans son dictionnaire ne détermine pas de quel genre il est en français, et ne donne d'exemple que du pluriel. Dans le patois lorrain *ongle* est du genre féminin. On dit *eune ingle* ou *eune ingue*, ce que le savant Oberlin traduit par *une ongle*, faisant ainsi le mot *ongle* féminin, sans s'apercevoir, comme notre poète, qu'il commettait une faute. Il est probable que la Fontaine aura été induit en erreur par l'usage de Château-Thierry, sa ville natale ; les patois champenois et lorrain devant avoir entre eux de grands rapports, attendu la proximité de ces deux provinces. Voyez Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, 1775, in-12, p. 225.

La plupart du temps ; le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui détête et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras petit me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remette,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient,
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite bote
Qui jusqu'à l'essieu les enlaidit.
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci ? mon char marche à souhai !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

* Il est probable que du temps de la Fontaine cette partie de la Bretagne était célèbre par le mauvais état des chemins.

* On a dit à tort que la Fontaine avait écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'était l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606. Le dictionnaire de l'Académie française, en 1696, dit qu'on peut l'écrire des deux manières indifféremment. Aujourd'hui on n'a plus le choix, et l'on doit toujours écrire de la dernière manière.

* VAR. Éditions modernes : *Qu'est-ce ci ?*

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :

Cette science, de tout temps,

Fut en professeurs très fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron

Et l'autre affiche par la ville

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être

En éloquence si grand maître

Qu'il rendrait disert un badaud

Un manant, un rustre, un lourdaud :

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,

Je le rendrai maître passe,

Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur

J'ai dit-il, en mon écurie

Un fort beau roussin d'Arcadie ;

J'en voudrais faire un orateur

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme :

Il devait au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs ;

Si non il consentait d'être en place publique

Guidé la hart au col, étranglé court et net

Avant au dos sa rhétorique

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ;

Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servit à certains Cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : Avant l'affaire

Le roi, l'âne, ou moi nous mourrons

Il avait raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants, bien mangeants

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans

FABLE XX.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant broillé les dieux,

Et fait un grand procès la-haut pour une pomme

On la fit déloger des cieux

Chez l'animal qu'on appelle homme

On la recut à bras ouverts,

Elle et Que-si-que-non, son frère

Avecque Tien-et-mien, son père.

Elle nous fit l'honneur en ce bas univers

De préférer notre hémisphère

A celui des mortels qui nous sont opposés,

Gens grossiers, peu civilisés.

Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire

De la Discorde n'ont que faire.

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin

Demandait qu'elle fût présente.

La Renommée avait le soin

De l'avertir ; et l'autre, diligente

Courait vite aux débats, et prévenait la Paix

Faisait d'une étincelle un feu long à s'étendre

La Renommée enfin commença de se plaindre

Que l'on ne lui trouvait jamais

De demeure fixe et certaine ;

Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :

Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté

Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles

L'envoyer à jour arrêté.

Comme il n'était alors aucun convent de filles,

On y trouva difficile

L'auberge enfin de l'hyménée

Lui fut pour maison assignée.

ÉPILOGUE. FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupis

On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;

Le Temps ramène les plaisirs,

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande, on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne ;

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :

Aux soupis vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage ;

Il laissa le torrent couler.

LIVRE SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenaient bien mieux aux inventions d'Esopé qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions, car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même, ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers suets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esopé, si ce n'est Esopé lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai eu le soin de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME DE MONTESPAN.

L'apologue est un don qui vient des immortels ; Ou si c'est un présent des hommes ; Quiconque nous l'a fait mérite des aïeux ; Nous devons tous tant que nous sommes Ériger en divinité

1 Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

2 C'est à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

3 Ce n'était pas là le seul motif qui avait décidé la Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. Voyez à ce sujet notre Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine.

4 Francoise Allénaïs de Rochefort, marquis de Montespán, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

A la fin, pour la consoler :

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Changé en des nocés ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passa

L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure

En attendant d'autres atours,

Toute la bande des Amours

Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin :

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant cheri

Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE. FABLE XXI.

Bornons ici cette carrière :

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matière,

On n'en doit prendre que la fleur.

Il s'en va temps que je reprenne

Un peu de forces et d'haleine

Pour fournir à d'autres projets

Amour, ce tyran de ma vie

Veut que je change de sujets :

Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. Démon, vous m'exhortez

A peindre ses malheurs et ses félicités :

J'y consens ; peut-être ma vaine

En sa faveur s'échauffera.

Heureux si ce travail est la dernière peine

Que son époux me causera !